

trains d'abandonner plus de 60 lieues du pays avec leurs récoltes et leurs bestiaux.

Pendant ce même temps, le *fort* Grenville, situé à 20 lieues seulement de Philadelphie, était enlevé par les Canadiens.

Ceux-ci cependant mouraient de faim. La disette se faisait sentir d'une manière cruelle; dans l'intérieur du pays, les colons subissaient le régime des soldats, ils étaient mis à la ration: partout les privations, le dénûment créés par l'isolement et l'abandon.

Pitt entra au ministère sur ces entrefaites. Pour effacer la honte que la dernière campagne avait imprimée au drapeau d'Albion, il envoya au Canada 25,000 hommes.

Par un de ces coups que la Providence ménage aux peuples en danger, un ouragan terrible fit perdre huit vaisseaux à l'Amiral Anglais qui menaçait Louisbourg, et le força ainsi à renoncer à son projet. Pendant que ces choses se passaient sur mer, Montcalm, avec l'énergie qu'on lui connaît, ayant appris ce qui devait arriver d'Angleterre, fut assez heureux pour prévenir l'ennemi sur terre. Les Anglais avaient élevé, à 60 lieues de notre frontière, un *fort* considérable qu'ils avaient appelé Fort Guillaume-Henri et dans lequel ils avaient placé 3,000 hommes. Aux mois de février et de mars, par un froid de plus de 20 degrés au-dessous de zéro, par des tempêtes semblables à celles que nous avons essayées ces jours derniers, Montcalm envoya 1,500 hommes brûler les environs du *fort*, les moulins, les magasins, etc.

Il y aurait ici, Messieurs, un touchant tableau à faire de ces hommes bravant les rigueurs de la saison, s'exposant à toutes sortes de misères, se roidissant en face des difficultés, pour s'avancer contre un ennemi doublement supérieur en nombre et en position. Mais ce serait un peu long, car il faudrait s'arrêter à tous les faits, attendu que tous les faits sont empreints de cette unique peinture qui n'appartient qu'à nous, Canadiens.

Montcalm parut lui-même en face du *fort* Guillaume-Henri, le 14 août suivant et l'emporta d'assaut. Cependant, le manque de vivres l'empêcha de poursuivre un succès aussi brillamment commencé. Nous ne savons trop ce qui serait advenu si Montcalm n'eût pas rencontré cet obstacle insurmontable. Mais la disette faisait, elle aussi, des progrès rapides; et la terreur, répandue dans la Nouvelle-Angleterre au bruit de la chute de Guillaume-Henri, fut telle qu'on ordonna la levée des hommes valides jusqu'aux dernières extrémités de l'Etat du Massachusetts. Mais ce qu'il y eût de pis, c'est que l'année suivante, 1758, l'infortuné Ministre, qui présidait aux destinées de l'Empire Britannique, envoya 12,000 hommes qui portèrent le nombre des troupes anglaises à 80,000 combattants.

Dans une circonstance aussi critique, que faire? Depuis longtemps déjà on était habitué aux privations, aux horreurs de l'abandon. Le temps et l'expérience avaient appris à nos pères qu'ils ne devaient plus compter que sur eux seuls; et, pleins de cette foi robuste qui donne aux grandes âmes le courage et la détermination, ils résolurent qu'on laisserait les travaux des champs aux femmes et aux enfants, et que tous ceux qui pouvaient porter un fusil, courraient sur la frontière au secours de la Patrie en danger.

Les femmes des Chefs et des Officiers donnèrent l'exemple. On rapporte que Pune de celles-ci alla même au feu. Les Anglais assiégeaient Louisbourg cette même année, Madame de Druccourt, enfermée avec son mari dans cette ville dont il était Gouverneur, passait une partie du jour dans les Hôpitaux à panser les blessés, et l'autre sur le rempart, au milieu des boulets, de la mitraille, de toutes les horreurs d'un siège exaspéré, mettant elle-même le feu aux pièces, animant le soldat et prouvant ainsi que, dans les occasions difficiles, la femme n'est jamais étrangère aux grandes inspirations du courage et de l'héroïsme.....

D'ailleurs, Messieurs, si on voulait suivre pas à pas les événements qui ont signalé la naissance et les premières années de cette Colonie, on y trouverait une foule d'exemples semblables du cœur héroïque et des mâles qualités de la femme; et aux noms de nos illustres guerriers et de nos grands Capitaines, on y trouverait joints ceux des de Latour, des Verchères, des Druccourt et de tant d'autres non moins célèbres!

“Louisbourg cependant chancelait malgré l'énergique résistance des assiégés. Quand il ne resta plus que 12 canons en batterie et un tiers de la garnison sur pied, il fallut bien se rendre: on se rendit. La route de Québec était dès lors ouverte aux Anglais. Mais Montcalm réussit à la fermer de nouveau par une nouvelle victoire.”

Le soleil de Carillon se levait à l'horizon.

Lettre de Mgr. Dupanloup, Evêque d'Orléans, à M. de la Guéronnière.

Monsieur le vicomte,

Je viens de lire votre nouvel écrit, *La France, Rome et l'Italie*, et je me sens profondément attristé de voir une telle cause soutenue par vous. Je m'afflige surtout, en pensant, non à votre caractère, mais à vos fonctions.

Vous êtes le directeur de la presse, et vous écrivez avec la permission, par conséquent avec l'autorisation de Monsieur le ministre de l'intérieur.

Jusqu'ici le voile jeté sur les brochures anonymes qui ont précédé la vôtre nous réduisait à des conjectures, à de tristes conjectures, mais sans preuves. Nous avons aujourd'hui une certitude, c'est le gouvernement lui-même qui vous autorise, c'est le gouvernement qui trouve bon que le Souverain Pontife, déjà si malheureux, soit dénoncé à l'opinion publique par un Conseiller d'Etat.

Il est vrai, et je vous rends cette justice, en engageant votre nom dans le débat, vous nous garantissez par là même que le directeur de la presse aura la loyauté de laisser toutes les franchises nécessaires aux antagonistes de l'écrivain.

J'usurai avec une libre confiance de cette latitude. Aussi bien le temps des circonlocutions est passé; et l'heure est venue de tout dire, de déchirer tous les voiles qui couvrent et cachent la vérité.

I. La situation que vous faites aux évêques est doublement douloureuse, monsieur.

Nous avons le chagrin d'être condamnés à vous suivre dans une forme de controverse qui nous inspire une profonde répugnance, la *brochure*, triste invention de la plus vulgaire littérature politique à l'usage d'un public qui n'a pas la patience de lire, ni le courage de discuter en face, ni la volonté d'approfondir les questions. Nous sommes condamnés à parler de notre Pontife, de notre Père, non pas en évêques, en fils, mais en journalistes et pour les journaux. Il le faut cependant, car notre devoir nous force à ne pas dédaigner les âmes de ceux qui vous lisent, à ne pas désertir la cause de celui que vous attaquez.

Mais ce n'est pas tout; vous écrivez pour *édifier le pays, définir les responsabilités* et faire à chacun sa part. Et toutefois, soulevant, comme vous le dites, *le problème le plus considérable et le plus redoutable de notre temps*, et portant contre nous des accusations si graves, votre histoire, monsieur, est étrangement incomplète, aussi bien, du reste, que le document sur lequel elle repose: je veux parler de la collection des dépêches relatives aux affaires d'Italie, communiquées par le gouvernement au Sénat et au Corps législatif.

Mais s'il faut nous contenter de ce que vous nous montrez, j'en ai assez pour prouver que votre histoire incomplète n'est pas même impartiale.

Et d'abord, quant à nous, qu'on se mette à notre place! Est-il rien de plus douloureux que d'entendre répéter, chaque jour,